

Lettre d'Oxford

A 80 km du centre de Londres, posée au confluent de la Tamise et de la Cherwell au milieu de vallons verdoyants mouillés de pluie s'étend cette « cité tranquille aux clochers rêveurs » que chantait le poète Matthew Arnold au siècle dernier. Cette belle sérénité, aujourd'hui, se voit quelque peu troublée par le flot matinal de milliers d'automobiles qui, chaque jour, viennent se ranger sagement sous les grands arbres des avenues ou contre les murs vénérables de l'université. Centre de rayonnement intellectuel et architectural, mais aussi industriel et commercial, Oxford a quelque peine à concilier ces deux personnalités antagonistes. Écologiste, à son corps défendant parfois, la municipalité n'a pu se permettre de percer tunnels et radiales qui ont imprimé leur marque à d'autres cités en expansion et l'on a dû encourager, pour faire face aux difficultés de circulation du centre ville, le retour aux modes de propulsion oxoniens traditionnels que sont la bicyclette et la marche.

Modernisme et tradition sont bien les deux faces inséparables de cette ville de cent dix sept mille habitants, capitale administrative de l'Oxfordshire, capitale médicale de haut-renom qui ne compte pas moins de neuf hôpitaux et qui s'enorgueillit d'être un des pôles de l'industrie automobile britannique. C'est en 1913 que William Morris, jeune homme sans formation qui rêvait d'être chirurgien, construisit ses premières automobiles dans les bâtiments d'une ancienne école militaire de Hollow Way. Actuellement, les unités d'assemblage de ce qui est devenu la British-Leyland emploient plus de vingt mille personnes et font d'Oxford l'une des grandes villes exportatrices du pays.

L'industrie oxonienne, cependant, repose également sur des activités bien plus traditionnelles. Si l'on ne fabrique plus aujourd'hui la célèbre marmelade d'orange Cooper, l'imprimerie, la fabrication de papier, l'édition, représentent toujours des secteurs forts actifs. Les Presses de l'Université d'Oxford, les Éditions Blackwell, envoyaient des livres aux quatre coins du monde bien avant que le mot exportation fût au centre de la politique économique britannique.

La grande tradition oxonienne, il est vrai, trouve sa source dans la vie universitaire, ou plus exactement dans une activité enseignante qui s'exerce en réalité à tous les niveaux et qui prend les dimensions d'une véritable industrie. Le rayonnement de l'alma mater a trop souvent masqué la présence à Oxford de plus de soixante-dix établissements publics d'enseignement, d'un collège de formation post-secondaire, d'un Polytechnic et de seize écoles privées, sans compter les établissements qui proposent des cours de langue anglaise pour étrangers fortunés, dont les clients s'ajoutent et se mêlent aux onze mille étudiants de l'université elle-même.

Les touristes des mois d'été venus à Oxford admirer les parchemins de Merton College ou l'architecture d'acier du musée universitaire ne verront pas ces jeunes « undergraduates » déambulant en robe noire pendant le reste de l'année et qui, jouant parfois complaisamment leur propre personnage, gagnent entre les pelouses ces petites salles anciennes aux portes pleines auxquelles on accède par un escalier de bois grinçant. Non que les trente quatre collèges et les cinq « Halls » dont la fédération forme l'université d'Oxford soient tous logés dans ces bâtiments multiséculaires construits, pour les plus anciens, vers la fin du treizième siècle. Si beaucoup d'entre eux, tenant du cloître, du château-fort et de la cathédrale, rappellent l'époque, encore proche, où les enseignants d'Oxford, assimilés à un corps monastique, ne pouvaient prendre femme, les collèges les plus récents, St Catherine's et Wolfson, n'ont respectivement que treize et trois ans d'âge et sont des modèles d'architecture contemporaine. Bâtiment aux lignes paisibles et aérées dessiné dans les ateliers des architectes Powell et Moya, Wolfson College a été construit au bord de la Cherwell. Dès le mois de mai, sur les eaux de la rivière, des étudiants munis de longues perches et portant chapeau de paille poussent leurs barques à fond plat sous les ombrages des saules. Le collège possède sa propre flottille, sagement ordonnée sur l'eau d'un petit lac creusé au pied du bâtiment, communiquant à la rivière par une étroite passe. Embarquez-vous ? Attention ! L'eau est bien saumâtre et infestée de rats. Ceux qui tombent à la rivière, vous dit-on, seront bientôt frappés de maladies mystérieuses...

Wolfson est l'un des cinq collèges de l'université réservés aux étudiants de doctorat. Dans la « salle commune » - bar privé, couleurs sobres et fauteuils profonds – où étudiants et professeurs se détendent, les conversations roulent sur les difficultés du marché de l'emploi. Dans un pays où 7% de la population active est au chômage, un séjour à Oxford ne constitue plus, dans certaines disciplines, le sésame-ouvre-toi qui autorisait dans le passé une tranquille indifférence aux difficultés du monde extérieur. Ce qui demeure, par contre, chez ces jeunes britanniques, ce sont ces manières mesurées, ce ton de bonne compagnie, cette expression de plaisir discret que l'élite prend toujours à la conversation de l'élite. Pour le meilleur et pour le pire, Oxford reste cette école de bonne société où l'excentricité doit obéir à certaines normes, où la règle non écrite et non dite protège avec indulgence les excentriques que nous sommes tous, où les nombreux rites mondains et universitaires qui se déroulent chaque jour et que l'on savoure donne à chacun l'occasion de se montrer avenant aux autres.

Comme les autres collèges, Wolfson possède ses propres rites. Chaque année, au mois de février, a lieu le « Iffley dinner », dîner anniversaire en souvenir de la première implantation du collège dans le faubourg d'Iffley, avant que l'intervention financière de Sir Isaac Wolfson et de la fondation Ford ne permît la construction du nouveau bâtiment.

Sorte de grand-messe interne à l'établissement, la cérémonie commence invariablement par le sherry et se termine sur le porto. La chère est bonne, le vin excellent. Cela se porte très bien d'en boire plus que de raison, pourvu que dans votre conversation - règle non écrite - vous n'abordiez aucune question qui touche à votre profession. A mi-repas, on vous fera changer de place et de voisin de table, et l'assemblée, debout, portera un toast à la reine.

Les cigares, cette année, ne furent pas distribués. Signe des temps ? Certaines restrictions financières, vous souffle-t-on, peuvent rendre inévitables les entorses aux usages. Au-delà des murs de l'université, le pays se débat dans une grave crise économique. Même à Oxford, on ne peut l'oublier.

XAVIER GARDETTE